

**CRITIQUE, danse. ANVERS,
Stadsschouwburg, le 24
janvier 2024. I. STRAVINSKY :
Petrouchka par Ella Rotschild
; K. WEILL : Les 7 Péchés
Capitaux par Jeroen
Verbruggen**

Kurt Weill inspire à l'Opéra Ballet des Flandres (à Gand puis Anvers...) l'un de ses cycles les plus passionnants : succédant aux précédents *Der Jasager* (2019), *Le Lac d'argent* (2021) et *Mahagonny* (2022), la scène flamande montre une exemplaire créativité en abordant, cet hiver 23 / 24, le ballet chanté *Les Sept péchés capitaux* (1933) composé par l'auteur à Paris, avant de rejoindre les Etats-Unis. La partition féline et mordante est ici couplée à *Petrouchka* (1911) d'un Igor Stravinsky, aussi moderne et audacieux, et bientôt auteur, deux ans plus tard, de son 3ème ballet, révolutionnaire et visionnaire : *Le Sacre du Printemps*.



Chorégraphié, ce *Petrouchka* retrouve sa saveur originelle comme ballet. S'y illustrent les trois marionnettes fameuses, douées de conscience humaine : Petrouchka, la Ballerine et le Maure, tous trois suscités par la figure envoûtante du Mage ; c'est cependant moins le burlesque populaire (le folklore orthodoxe évoqué par Stravinsky au temps de Mardi Gras) et la part fantastique du conte que la gravité et un questionnement profond sur la nature humaine, qui inspirent ici **Ella Rothschild**, dans sa chorégraphie, crépusculaire et sauvage. Comme le pantin Petrouchka pourtant sensible et en souffrance, le ballet de ce soir souligne la perte de l'individualité face à la violence irrésistible du groupe : le destin du héros contre l'indifférence générale. Le corps mort de la poupée est évoqué comme un emblème de la fragilité insignifiante de nos existences ; sa figure vite balayée par celle d'un âne (au tableau final...) dont les danseurs s'ingénient à mouvoir chaque partie articulée, avec une ardeur régénérée qui efface ce qui

a précédé. Outre un certain vertige poétique parfaitement fusionné avec les multiples accents de la musique, le ballet captivé par la fluidité du corps collectif, lequel semble rehausser davantage et continûment la riche partition stravinskienne, ses accents crépitants, sa prodigieuse activité qui en font une fresque à la fois populaire et philosophique.



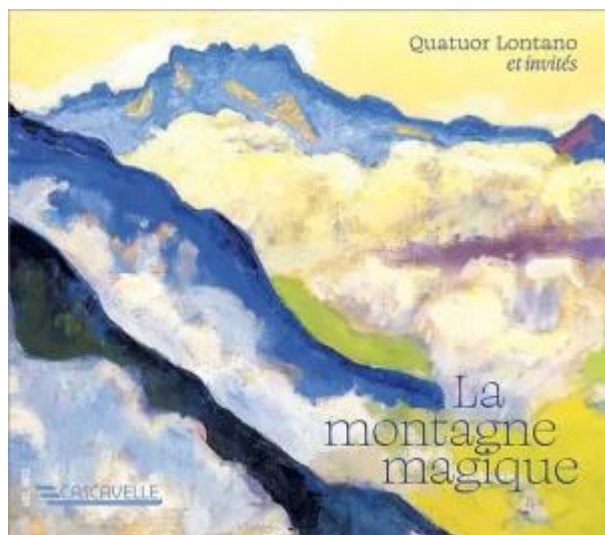
Que vaut la sémillante troupe acrobatique dans l'univers plus cynique, voire acide, de Kurt Weill ? Elle affirme le même style fluide et expressif, aux passages et tableaux parfaitement enchaînés dans la vision du chorégraphe **Jeroen Verbruggen**. C'est même un

spectacle total qui comprend des parties chantées très bien intégrées aux mouvements collectifs : dont le chœur d'hommes en fond de plateau, laissant la danse s'émanciper au devant de la scène. Autour d'Anna, figure centrale (qui a son double dansé : **Lara Fransen**, véritable sirène envoûtante), se meuvent les corps félins en une transe animale de plus en plus fiévreuse. Dommage que la chanteuse **Sara Jo Benoot** ne partage pas la même séduction sensuelle et trouble...

CRITIQUE, danse. ANVERS, Stadsschouwburg, le 24 janvier 2024.
I. STRAVINSKY : Petrouchka par Ella Rotschild ; K. WEILL : Les
7 Péchés Capitaux par Jeroen Verbruggen Photos © Filip Van
Roe

VIDEO : Teaser de « Petrouchka » et « Les 7 Péchés capitaux »
à l'Opéra Ballet des Flandres

**CRITIQUE, CD évènement. LA
MONTAGNE MAGIQUE / Quatuor
LONTANO et invités :
STRAVINSKY, COPLAND, NOVAK,
RAVEL, BERIO... (1 cd
CASCAVELLE)**



7 étés en 1 seul cd :
c'est le pari fou
mais réussi et relevé
avec brio de ce
programme du Quatuor
Lontano qui
« récapitule » 7
éditions de

complicité et de dialogues artistiques
tout au long de cette quasi décade.
Diversité, éclectisme, curiosité,
métissages, travail avec les compositeurs
d'aujourd'hui... voilà des pistes qui
pourraient ainsi définir l'esprit du
festival les Musicales d'Assy, dont le
Quatuor Lontano est le directeur
artistique et le concepteur – à travers
le dynamisme de son premier violon
Pauline Klaus.

Rétrospective heureuse et promesse de nouvelles rencontres à
venir... Les (11) Folks songs réalisées avec la mezzo Amaya
Dominguez réalise ce goût des programmes multiples, associant
instruments et voix ; ce jeu d'ouverture et de contemporanéité
s'accomplit davantage encore dans la création du Quatuor « *A
String Quartet is like a flock of birds* », de l'américain **Paul
Novak** (2021), tout en frémissements et scintillements, – pièce
étroitement liée au fonctionnement même des Musicales d'Assy,
favorisant le foisonnement des écritures actuelles, à travers

des commandes passées aux auteurs, avec l'implication étroite des spectateurs / festivaliers (Prix du public dont est lauréat Paul Novak).

Généreux comme chaque édition des Musicales d'Assy, chaque été, les Lontano jouent aussi **l'intégrale de l'œuvre pour quatuor de Stravinsky** dont la présence sur le plateau d'Assy est attestée : Concertino, Double canon dodécaphonique (à la mémoire de Raoul Dufy, 1959), Trois Pièces pour quatuor... Précision affûtée, énergie rythmique, souplesse sonore, ... les quatre instrumentistes font feu de tout bois avec ce souci de la précision et de la clarté qui les caractérise. Et en prime, soulignant aussi la verve féerique d'un Stravinsky conteur, un extrait de L'oiseau de feu et de Petrouchka, version violon / piano.

Sommet de suggestivité, d'un raffinement inouï, **Le tombeau de Couperin de Ravel** (1914) fait valoir dans cet esprit de compagnonnage éclectique et curieux, la pétillance et un goût très sûr pour la conjonction des couleurs et des timbres, d'autant mieux équilibrés et caractérisés dans cette transcription très réussie signée Antonin Rey, pour un effectif de chambre « étoffé » comprenant en plus du quatuor : flûte, clarinette, hautbois, harpe... Tout une palette sonore chatoyante savoure en complicité avec les cordes, les quatre séquences enchantées, oniriques d'un Ravel plus qu'inspiré, – alchimiste des dosages suggestifs (ivresse insouciant du Prélude), comme maître des citations néo-baroques (Forlane, Rigaudon...).

Inscrit dans la matière sonore du XX^e, les Lontano ajoute deux pièces aussi subtiles que suggestives, signées **Aaron Copland**, qui rencontre Stravinsky par l'intermédiaire de la classe de Nadia Boulanger à Fontainebleau (Lento molto, puis Rondino sur le nom de Fauré) qui résonnent comme des réflexions enveloppées de tendresse mélancolique, jouant sur la tension et le timbre.

Ainsi la magie opère... Au jeu des rencontres et métissages multiples, élargissant leur répertoire entre le XX^e et le XXI^e, les quatre instrumentistes du QUATUOR LONTANO gagnent ici un remarquable stature élective, en véritables champions des miroitements modernes et contemporains.



CRITIQUE, CD évènement. LA MONTAGNE MAGIQUE / Quatuor LONTANO et invités : STRAVINSKY, COPLAND, NOVAK, RAVEL, BERIO...
(1 cd **CASCAVELLE**) – **CLIC de CLASSIQUENEWS**
– enregistrements août 2022 (Plateau d'Assy) – mars, juin, oct 2022 (Seine Musicale, Paris). PLUS d'infos sur le site du Quatuor Lontano :

<https://www.quatuorlontano.fr/>

LIRE aussi notre **ENTRETIEN avec le Quatuor LONTANO** à propos de leur cd La Montagne Magique / le Festival Les Musicales d'Assy :

<https://www.classiquenews.com/entretien-avec-le-quatuor-lontano-2/>

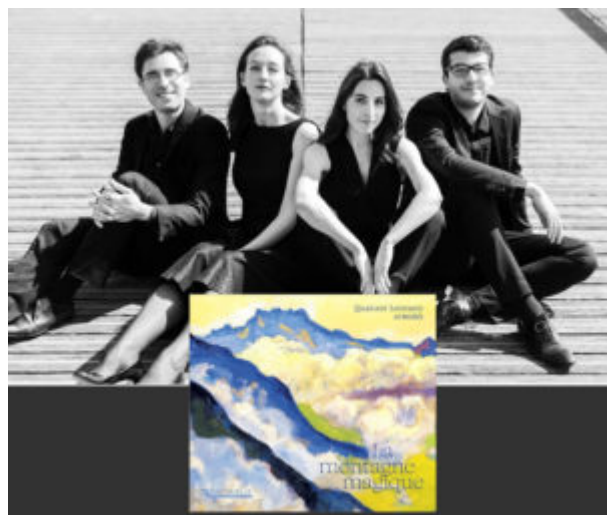


es
r
é
i
n
v
e
n
t
e
n
t
l
a
p
r
a
t
i

que chambriste et font du quatuor un formidable terrain d'expérimentation et de rencontres croisées. **Pauline Klaus** (violon I) évoque plusieurs volets artistiques du Quatuor LONTANO : création et fonctionnement du **Festival Les Musicales d'Assy** (face au Mont Blanc) chaque été ; engagement pour l'écriture contemporaine et la création de nouvelles partitions ; rencontre et travail avec les compositeurs d'aujourd'hui ; regards sur le répertoire classique et explorations de nouvelles formes, en lien étroit avec le public...

LIRE AUSSI notre ANNONCE du CD La Montagne Magique par le Quatuor Lontano (1 cd Cascavelle) :

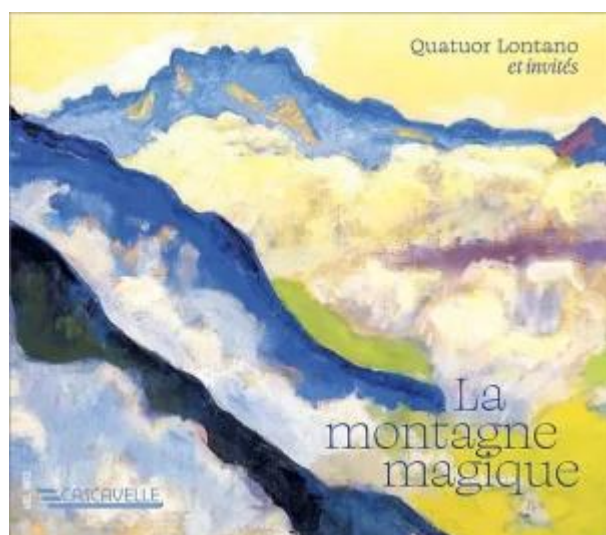
<https://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-la-montagne-magique-quatuor-lontano-et-invites-stravinsky-copland-novak-ravel-berio-1-cd-cascavelle/>



En réalité, le programme qui réalise rien de moins qu'une intégrale des œuvres pour Quatuor de Stravinsky évoque une autre montagne, celle-ci bien française, soit le Mont-Blanc et a ses pieds le fameux plateau d'Assy dont le festival Les Musicales d'Assy sont par la-mkme comme » récapitulées » :

les œuvres ici sélectionnées rassemblent en effet toutes les partitions pour quatuor de **Stravinsky** (hôte familier du plateau d'Assy), mais aussi plusieurs perles du XXème : dont Lento molto d'**Aaron Copland**, les 4 bijoux instrumentaux du tombeau de Couperin de **Ravel** (dans une remarquable et très sensible transcription ...)...

CD événement, annonce. LA MONTAGNE MAGIQUE / Quatuor LONTANO et invités : STRAVINSKY, COPLAND, NOVAK, RAVEL, BERIO... (1 cd CASCABELLE)



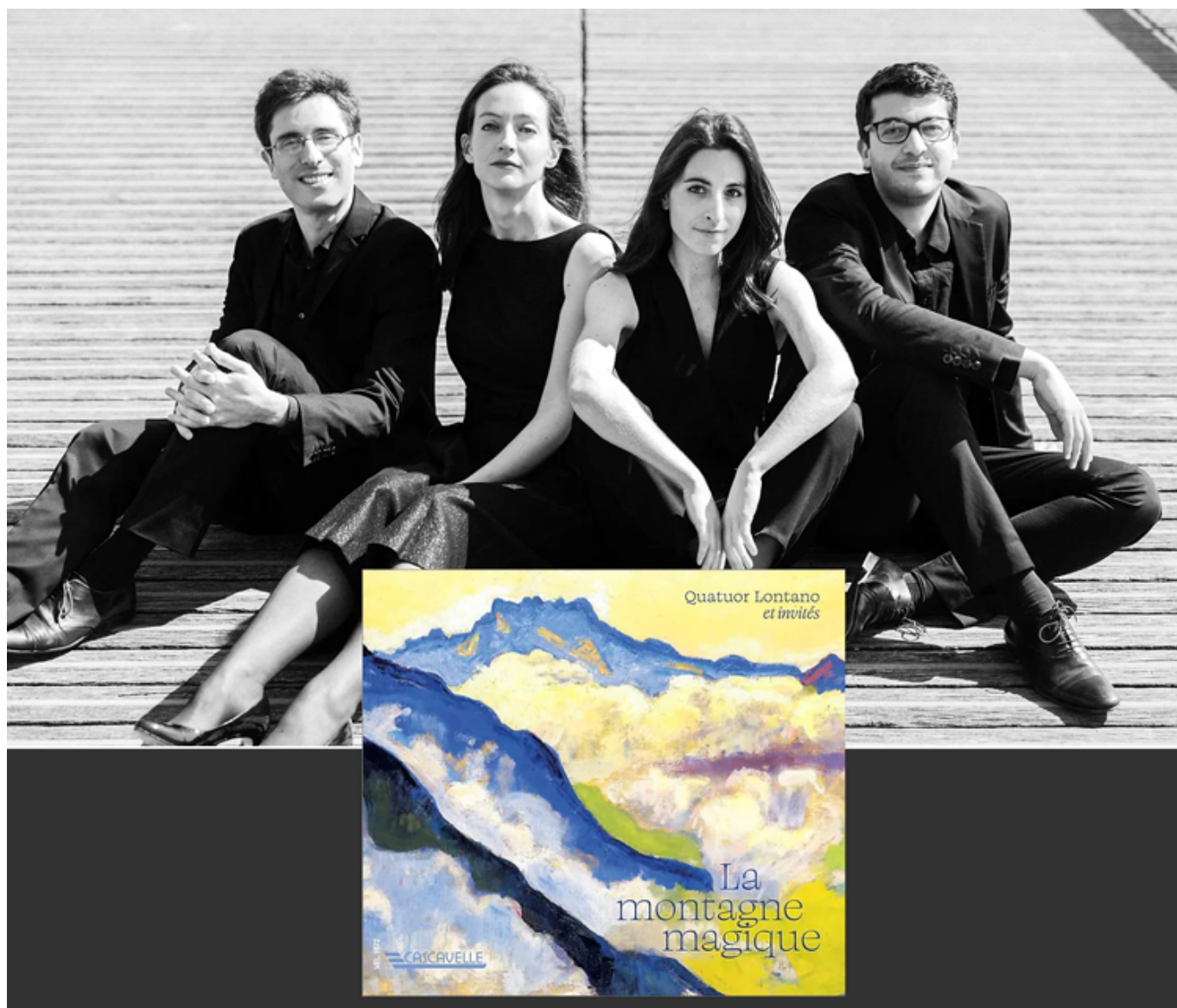
CD événement, annonce. LA MONTAGNE MAGIQUE / Quatuor LONTANO (1 cd CASCABELLE) – le titre de l'album du Quatuor LONTANO fait inévitablement penser au roman saisissant de Thomas Mann (et son héros Hans Castorp, hypnotisé par la beauté envoûtante de la nature environnant le sanatorium de Berghof). En réalité, le

programme qui réalise rien de moins qu'une intégrale des œuvres pour Quatuor de Stravinsky évoque une autre montagne, celle-ci bien française, soit le Mont-Blanc et à ses pieds le fameux plateau d'Assy dont le festival Les Musicales d'Assy sont par là-même comme » récapitulées » : le cycle du nouveau cd du Quatuor Lontano regroupe pas moins de 7 années de programmation du Festival. En guise de rétrospective emblématique, les œuvres ici sélectionnées rassemblent en effet toutes les partitions pour quatuor de **Stravinsky** (hôte familial du plateau d'Assy), mais aussi plusieurs perles du XX^e : dont Lento molto d'**Aaron Copland**, les 4 bijoux instrumentaux du tombeau de Couperin de **Ravel** (dans une remarquable et très sensible transcription signée Antonin Rey) ; sans omettre les 11 Folks Songs de **Berio** (chant : Amaya

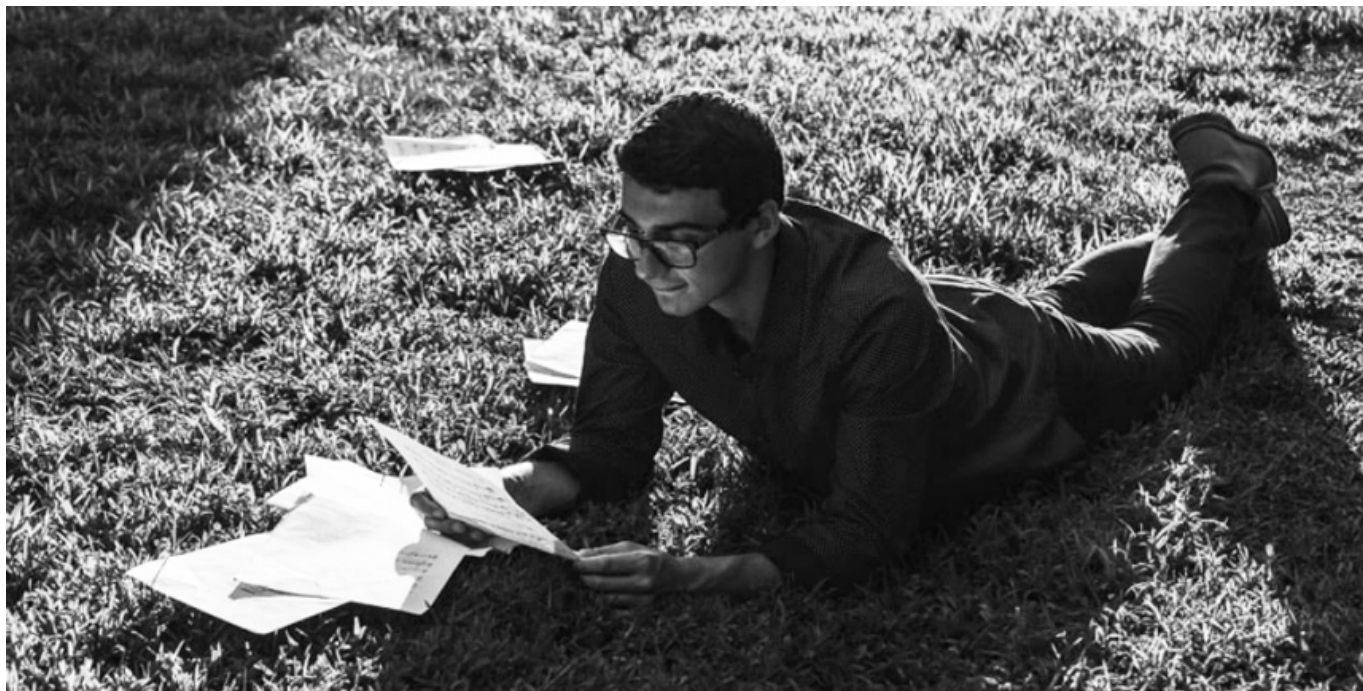
Dominguez)... ni le Quatuor *A string quartet is like a flock of birds* (2021) du jeune compositeur américain **Paul Novak**. Magique, le programme du Quatuor Lontano édité par le label Cascavelle témoigne de la ligne artistique du Festival d'Assy, de l'implication des membres du Quatuor Lontano, collectif familial et partenaire associé (en résidence) à l'éclat artistique du Festival au Pays du Mont Blanc. Magistral. A venir : prochaine critique du cd La Montagne magique par le Quatuor LONTANO (rubrique » [Les CLICS de classiquenews](#) «).



CD événement, annonce. LA MONTAGNE MAGIQUE / Quatuor LONTANO et invités : STRAVINSKY, COPLAND, NOVAK, RAVEL, BERIO... (1 cd CASCABELLE) – CLIC de CLASSIQUENEWS – enregistrements août 2022 (Plateau d'Assy) – mars, juin, oct 2022 (Seine Musicale, Paris). PLUS d'infos sur le site du Quatuor Lontano : <https://www.quatuorlontano.fr/>



Quatuor LONTANO



Paul NOVAK, compositeur © acadia mezzo fanti

COMPTE-RENDU, concert. LAGRASSE, le 8 sept 2019. BEETHOVEN. ARENSKI... R. SEVERE. A. LALOUM...

COMPTE-RENDU, Concert. LAGRASSE, Festival Les Pages musicales, Eglise Saint Michel, le 8 septembre 2019. L.V. BEETHOVEN. A. S. ARENSKI. R. SCHUMANN. I. STRAVINSKI. R. SEVERE. A. LALOUM. C. JUILLARD. L.HENNINO. F. MACGOWN. A. et G. BELLON. A. CHAPELOT. Il en faut du cran à de si jeunes interprètes pour s'autoriser un programme aussi dense. Cela commence agréablement et presque sagement avec une magnifique sonate pour violoncelle et piano de **Beethoven. Ce qui est terrible,**

c'est que chacun a dans l'oreille des versions d'interprètes grandioses tant elles sont jouées et enregistrées. Pourtant les deux frères ont su imposer leur style simple et franc et leur belle musicalité dans la sonate n°2. Tout avance bien, les tempi sont évidents et l'entente mutuelle est belle à voir.

A LAGRASSE...

Un concert encore plus émouvant que la veille



Le jeu impeccable de Guillaume et les belles nuances d'Adrien ont conduit l'écoute du public vers une forme de sérénité. Le quatuor d'**Arenski** est une vraie merveille. Équilibrant le son vers le grave en utilisant deux violoncelles, le compositeur russe obtient des effets d'une très grande originalité. La partition est riche en beautés romantiques et d'un lyrisme slave émouvant. Menée par **Charlotte Juillard** pleine de passion, les instruments graves sont animés du même enthousiasme. Les regards, les sourires, les gestes complices tout cela est aussi beau à voir qu'à entendre. Léa Hennino offre un son chaud et rond avec son alto. Les deux violoncellistes ont des parties très importantes et sont d'égale importance. **Yan Levionnois** et **Adrien Bellom** sont impliqués de la même manière. Les couleurs sombres sont ondoyantes et le violon plane souvent sur cette mer sombre avec un bel éclat. La partition écrite en hommage à Tchaïkovski est parée de mélancolie slave de toute part avec une partie centrale très émouvante. Le final virtuose et flamboyant suscite l'ovation du public.

Le cycle Op. 39 de **Schumann** est d'une très grande beauté et s'ordonne un peu à la manière d'une quête amoureuse qui se termine avec une union après des états d'âmes romanesques remplis de craintes. Nous avons déjà entendu **Adam Laloum** dans ce cycle avec Martin Berner à Salon de Provence l'an dernier. Nous avons été totalement convaincus par son jeu très habité. Avec la mezzo-soprano **Fiona McGown**, la liberté prend son envol avec une connivence exceptionnelle entre la cantatrice et le pianiste. Ce cycle est ce soir théâtralisé avec un art particulier. La cantatrice semble déguster chaque mot et nous faire profiter de chaque scénette, trouvant le poids exact dans la narration générale. Le numéro 7 « Auf einer Burg » devient une scène cinématographique dans laquelle le temps suspendu est perceptible avec le tempo étiré choisi par les

interprètes. La diction précise et dramatisée de la chanteuse trouvant dans le piano si sensible de Laloum, le décor sublime attendu. Le temps s'arrête avec une grâce infinie avant que reparte la narration vers le bonheur des amants réunis. La voix ronde et les phrasés amples de Fiona McGrown sont magnifiques. Les couleurs partagées entre le piano et la voix, les subtiles nuances qui se répondent tiennent d'une magie musicale où les mânes de Schumann en quête de l'âme soeur se retrouveraient sans peine. Le grand succès en retour prouve combien le public sait reconnaître les moments de poésie rares quand ils sont présents.

Le final très impressionnant mérite une analyse. Car **L'Histoire du Soldat de Stravinski** est hallucinante de modernité. Les quatre artistes qui nous ont interprété cette partition si particulière ont fait preuve d'un esprit d'équipe inouï. Car un violon, une clarinette, un piano et un récitant doivent nous emporter dans ce conte philosophique et satirique sans que nous puissions nous y opposer par la raison froide qui n'y verrait qu'une histoire pour enfants. Ce soldat cède à l'appât du gain, perd son temps, sa vie, son amour et son humanité face à un diable cynique : c'est un peu nous chaque jour dans la course à la consommation. Son ultime action de dépossession de l'argent dont il voit enfin l'inutilité, lui permet de gagner l'amour de la princesse... Le grotesque de la partition n'a d'égal que sa terrible virtuosité. Le texte a des significations de niveaux différents et demande un interprète doué pour créer plusieurs personnages et les rendre présents. Au violon, **Charlotte Juillard** dégage une énergie totalement incroyable. Raphael Sévère joue de deux clarinettes, il est capable de dégager un esprit moqueur comme de créer des moments de grande tendresse. **Guillaume Bellom** au piano tient impeccablement le tempo et sert de référence stable à toute cette agitation, tour à tour joyeuse ou grotesque. **Antoine Chapelot** arrive à incarner jusque dans le moindre de ses gestes ce soldat qui aspire à un peu de repos ; homme simple et bon qui se laisse pourtant séduire par le

diable. Il arrive à le vaincre de justesse en se dépouillant du superflu. La voix du diable sans être grossie a quelque chose de très effrayant dans sa simplicité apparente. L'acteur est très touchant également et la pantomime finale est pleine de grâce.

Durant les moments de pur théâtre, il n'est pas rare que les instrumentistes restent bouche bée devant cette histoire si incroyable.

Il en faut du talent et une équipe soudée pour rendre accessible au public une partition si originale, complexe et si rarement donnée. Le succès a été au rendez vous avec un public absolument conquis, reconnaissant et enthousiaste.

Voilà donc un bien beau premier week-end pour ce cinquième Festival des pages Musicales de Lagrasse. Il reste encore cinq concerts jusqu' au 15 septembre 2019. A suivre.

COMPTE-RENDU, concert. 5ème festival des Pages Musicales de Lagrasse. Lagrasse. Eglise Saint-Michel, le 8 septembre 2019. Ludwig Van Beethoven (1770- 1827) : Sonate pour violoncelle et piano Op.5 N°2 ; Anton Stepanovitch Areski (1861-1906) : Quatuor à cordes n°2 Op.35 ; Robert Schumann (1010-1856) : Liederkreis op.39 ; Igor Stravinski (1882-1971) : L'histoire du Soldat ; Raphael Sévère, clarinette ; Natacha Kudritskaya, piano ; Charlotte Juillard, violon ; Léa Hennino, alto ; Adrien Bellom et Yan Levionnois, violoncelle ; Fiona McGown, soprano ; Adam Laloum et Guillaume Bellom, piano. Antoine Chapelot, récitant. Photos : © Hubert Stoecklin

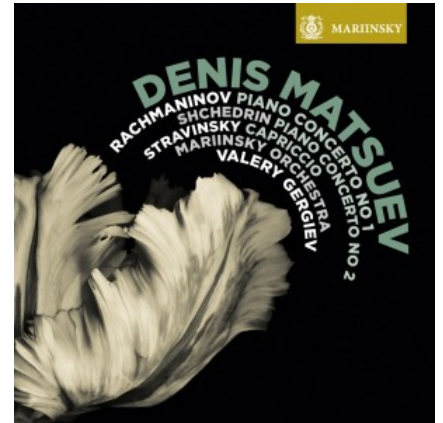
CD, événement. Denis Matsuev, piano : Rachmaninov, Stravinsky, Shchedrin (1 cd Mariinsky)



CD, événement. Denis Matsuev, piano : Rachmaninov, Stravinsky, Shchedrin (1 cd Mariinsky). Versatile mais pas artificiel, le piano de Denis Matsuev impose avec un style irrésistible sa furia interprétative : un volcan, un dragon capable d'audace et d'intériorité. Ce programme moins éclectique qu'il n'y paraît, Rachmaninov, Stravinsky, Shchedrin en témoigne : la puissante magie du sorcier Matsuev s'y déverse et y cisèle une digitalité sûre, électrique, d'une prodigieuse assurance, combinant, expressivité et poésie.

Fluidité et virilité du Concerto n°1 de Rachmaninov : nervosité scintillante, un feu d'une rare vitalité grâce à un toucher alliant énergie et ductilité. La vélocité digitale dont est capable Denis Matsuev, ne sacrifiant jamais la finesse allusive sur l'autel de la facile virtuosité, s'impose à nous dans ce premier volet dont il sait exprimer toutes les nostalgies et les langueurs à peine tenus assumées par l'expatrié Rachmaninov, toujours profondément tenté par le démon des gouffres lisztéens (dernière séquence du I « Vivace »).

Dans sa version tardive de 1949, le **Capriccio pour piano et orchestre** de **Stravinsky** prépare à la mécanique apocalyptique de Shchedrin, par sa coupe syncopée, ses accents tragico-cyniques auxquels Matsuev aime à ciseler mais sans dureté chaque trait incisif. Là encore, la maîtrise expressive et suggestive, la mise en place assurée par le maestro Gergiev, un partenaire fiable assurant la réussite de ses deux artistes en pleine complicité, contribuent à la grande séduction du morceau, formidable mouvement de bascule permanent entre tragique et comique ; s'y insinuent évidemment la morsure du cynisme, de l'angoisse rentrée, la peur et le visage de toutes les terreurs politiques, proches en cela de Chostakovitch. Sérieux, insouciant, fantaisiste ou profond... tout l'art de l'insaisissable Stravinsky est magistralement exprimé. L'andante Rapsodico et ses délires néobaroques ou néoclassiques approfondit encore la portée d'autodérision et de satire à peine voilée. Le toucher précis, contrôlé du pianiste offre au mouvement, une grandeur tendre, une coloration de sincérité (malgré les masques que le compositeur aime y user jusqu'à l'écœurement), totalement irrésistible.



Rachmaninov, Stravinsky, Shchedrine, un triptyque de la modernité russe...

Piano fauve et allusif du félin Matsuev



Le Concerto pour piano n°2 de Rodion Shchedrin (Chédrine, né en 1932) s'impose plus encore par sa carrure de l'étrange, un cycle d'atmosphères et de climats qui perturbent et déstabilisent. L'opus composé en 1966 et dédié comme l'ensemble de ses 6 Concertos à son épouse

la danseuse étoile Maïa Plissetskaja (décédée en 2015) témoigne de l'inspiration contrastée, ardente, efficace de son auteur. Morsures hallucinées, et inquiétudes finales quasi murmurées (entre désespoir et renoncement total) de « Dialogues » (I); rythmicité mécanique d'Improvisations : allegro (très courts scherzo parfois grimaçant et sec) ; l'intériorité du compositeur s'affirme véritablement dans le dernier et troisième mouvement noté « Contrastes : Andante – allegro » où le cadre là encore resserré, fait l'inventaire d'un champs de ruines, dévasté, criant d'effrayante vérité. Le piano à la fois funambule et comme hagard de Matsuev saisit par sa juste pudeur, introspective, ténue, mesurée où des gouffres s'ouvrent sans filet, contrastant avec des séquences jazzy d'une inconscience / insouciance d'autant plus inquiétante que la dualité des deux climats paraît bien être le miroir de notre époque : déni collectif des sociétés consommatrices et violence barbare en plein expansion... tout le mouvement dernier tire sa force hypnotique du contraste né des deux styles. Shchedrin a ressenti le dérèglement profond de notre société dans un Concerto déconcertant à bien des égards. Déstabilisant mais terriblement éloquent. La musique nous tend le miroir... ce que nous voyons, grâce au pianiste en transe, relève de l'horreur absolu. Le récital, conçu tel le triptyque de la modernité russe captive du début à la fin. Le piano fauve et allusif du félin Matsuev saisit par sa précision, son mordant, sa justesse, sa maturité et sa musicalité. CLIC de

classiquenews de janvier 2016.

CD, événement. Denis Matsuev, piano : Rachmaninov (Concerto pour piano n°2, version de 1917), Stravinsky (Capriccio pour piano et orchestre, version de 1949), Shchedrin (Concerto pour piano n°2). Mariinsky Orchestra. Valery Gergiev, direction – Enregistrement réalisé en 2014 (Rachma), avril 2015 à Saint-Petersbourg, Mariinsky Theatre Concert Hall – 1 cd SACD Mariinsky MARO 587.

CD, compte rendu critique. Coffret Stravinsky : complete edition (30 cd Deutsche Grammophon).

CD, annonce. Coffret Stravinsky : complete edition (30 cd Deutsche Grammophon). Simultanément aux autres coffrets événement dédiés à **Martha Argerich** (the complete recordings on Deutsche Grammophon) et **Sibelius** à l'occasion du 150^{ème} anniversaire du compositeur finnois, DG nous gratifie en octobre 2015 d'un troisième somptueux coffret, celui là consacré à **Igor Stravinsky**, regroupant



à **Igor Stravinsky**, regroupant

l'essentiel de ses bandes prestigieuses globalement très convaincantes pour une intégrale Stravinsky qui fera date. La boîte est d'autant plus miraculeuse et appréciée qu'elle ne correspond en vérité à aucune célébration particulière... C'est de l'aveu du responsable éditorial, l'aboutissement d'un travail de recherche de plusieurs années, Roger Wright, conscient dès les années 1990, quand il collaborait activement à l'enrichissement du catalogue de la major, de la richesse exceptionnelle du fonds Stravinsky chez DG. L'idée d'une intégrale discographique a donc très rapidement germé : elle se concrétise aujourd'hui, permise grâce à un jeu d'enregistrements réalisés en divers lieux, à différentes périodes... afin de constituer à terme, une intégrale digne de son intention première.

Tour d'horizon. Piliers de ce coffret Stravinsky

2015 : Pulcinella d'Abbado, (1978), Les Noces de Bernstein (avec les pianistes Argerich et Zimerman, 1977), le Concerto pour violon par Anne-Sophie Mutter, surtout Oedipus Rex (1926) de 1991 enregistré à Chicago par un James Levine éruptif et affûté avec l'excellentissime ténor Philip Langridge (et Jules Bastin en narrateur français), l'Histoire du soldat avec Tom Courtenay, sans omettre The Rake's progress piloté alors par Gardiner en 1997 (avec deux chanteurs au sommet de leur potentiel expressif, Bryn Terfel, le baryton gallois en Nick Shadow et Ian Bostridge dans le rôle-titre : Rake) ; les trois ballets pour Diaghilev par Pierre Boulez (nouvelles versions particulièrement représentatives de l'engagement du chef français chez DG en 1990) ; soit un noyau de lectures aujourd'hui incontestables sur le plan interprétatif et artistique, que plusieurs compléments tout aussi avisés ont enrichi ensuite : Symphonie en mi bémol par Mikhail Pletnev (qui venait d'enregistrer une très sérieuse intégrale des Symphonies de Tchaïkovsky), le Baiser de la fée et un cycle dédié aux œuvres ultimes de Stravinsky par Oliver Knussen, fervent adepte du détail, et tout autant fin dramaturge,



pèsent aussi de tous leur poids.

Outre l'intérêt des interprétations ici réunies, soulignons aussi **l'importante notice de présentation avec essai biographique sur la personnalité multiple et complexe de Stravinsky**, en français, anglais, allemand à travers les grandes périodes créatrices de l'ex élève de Rimski, devenu américain en 1945 et qui cède après de multiples accents toujours visionnaires et modernistes aux potentialités dodécaphoniques au tournant des années 1950-1960... (après la mort de Schoenberg – son voisin lui aussi exilé à Los Angeles, et après avoir créé pour la Biennale de Venise, son opéra *The Rake's progress* en 1951... qui demeure sa dernière offrande néoclassique). L'éclairage sur cette dernière séquence de la vie si riche et dense de Stravinsky, celui dodécaphoniste, prolongeant après le décès de Schoenberg, les recherches sur le métier sériel, reste captivant et fait entre autres, la grande valeur de ce coffret, éditorialement pensé : les dernières œuvres, *Abraham and Isaac* – comme le Viennois Schoenberg avait composé toute sa vie *Moses und aron*-, puis *Variations* enfin *Requiem Canticles* de 1965-1966, ces deux dernières partitions jouées par Oliver Knussen, maestro révélé par cette intégrale), enfin *Agon*, ballet pour Balanchine qui ne comporte certes qu'un seul épisode véritablement dodécaphonique, en témoignent particulièrement. L'apport de cette somme est incontestable. Louons précisément le scrupule éditorial qui mieux qu'ailleurs, présente en fin de livret, l'ensemble des enregistrements précisant sur le même page, numéro du cd, date et lieu d'enregistrement... une manne informative qui ici est heureusement synthétisée sur la même feuille. Confort de lecture exemplaire pour l'amateur soucieux de suivre selon la chronologie, chaque lecture.

Analyse. Ainsi, les connaisseurs soucieux d'une sonorité limpide et détaillée pourront y goûter le geste millimétré du français **Pierre Boulez** cérébral et pointillisme, épris de clarté et de mesure : L'oiseau de feu (1909/1910) à la tête du Chicago



Symphony orchestra; Petrushka, Le rossignol et le chant du rossignol, et Le Sacre du printemps avec le Cleveland orchestra; sans omettre les Symphonies en mi bémol ou celle d'instruments à vents. Autre accomplissement anthologique : l'époustouflant **Oedipus Rex** par **James Levine** avec dans le rôle tire et dans celui de Jocaste, l'exceptionnel Philip Langridge, incantatoire, humain, halluciné et l'éblouissante Florence Quivar, consœur jumelle d'une Jessye Norman si éblouissante elle-aussi, dans le rôle sous la baguette étincelante de Seiji Ozawa. Le plus surprenant ici demeure aux côtés des autres Claudio Abbado, Bernstein ou Chailly, l'excellent et récent **Oliver Knussen** : Le baiser de la fée (1928) avec le Cleveland orchestra, orchestre désormais si boulezien pour Stravinsky ; mais aussi Le Déluge (1961) avec le London sinfonietta ; Ode (1943), Variations (1963); Requiem canticles (1966); Storm cloud (1902); Faune et bergère opus 2 (1906); et donc, Abraham et Isaac, ballade sacrée (1963); autant de partitions relevant de la petite forme et de la grande forme qui affirme la justesse d'un geste musical.

Soulignons la suite de L'Oiseau de feu (1945) par Mikhail Pletnev et l'Orchestre national russe. Soulignons aussi le palpitant The Rake's progress dans la vision ciselé dramatique de **Gardiner** qui outre les têtes d'affiche réunies pour l'occasion Terfel et Bostridge



(à leur sommet), sait aussi unifier la parure orchestrale d'une tenue fédératrice et cohérente habitée par la fièvre théâtrale. Complément jubilatoire à ce coffret gavé de bijoux discographiques incontournables et nous pesons nos mots : L'histoire du soldat par Igor Markevitch et Cocteau en narrateur (1962); Ernest Ansermet pour Petrushka; Pierre Monteux et Le sacre du printemps de 1956; la version désormais légendaire du duo Argerich et Barenboim pour la transcription pour 2 pianos du Sacre du printemps, sans passer sous silence l'enregistrement du Concerto pour violon de 1935 avec l'orchestre Lamoureux et Igor Stravinsky soi-même à la baguette (Samuel Dushkin au violon).

✖ **Notice livret captivante.** Outre la valeur de cette intégrale, servie par des chefs plus que convaincants, Deutsche Grammophon prend soin d'éditer une vraie notice comprenant plusieurs textes inédits d'un grand intérêt documentaire et scientifique : en plus de la dernière séquence de la carrière du compositeur et l'éclairage sur ses relations avec le sérialisme de Schoenberg, soulignons aussi au début de la carrière, la genèse éclaircie des premières partitions parisiennes : on y comprend parfaitement entre autres comment a pu se réaliser l'exceptionnelle collaboration Diaghilev et Stravinsky: duo artistique improbable et pourtant miraculeux propre au Paris des années 1910. C'est parce qu'il avait perdu son principale mécène (le grand duc Vladimir Alexandrovitch), et son principal interprète Chaliapine, que Diaghilev se concentra par défaut sur le ballet sollicitant le jeune Igor Stravinsky, après avoir tenté de séduire plusieurs compositeurs russes plus connus tels Glazounov, Liadov, Sokolov. ... Son dessein étant alors d'inventer un nouveau type de ballet russe à fort caractère folklorique a contrario du ballet importé signé Tchaïkovski lequel était alors plus occidental que vraiment russe... La rythmique diabolique, le chatolement instrumental de l'orchestre de Stravinsky alors

inconnu allaient se montrer pour Diaghilev, tout bonnement... miraculeux.

Les 30 cd sont divisés en 8 sections :

Oeuvres scéniques (cd 1-12)

Musique orchestrale (cd 13-18)

Musique chorale (cd 19-21)

Musique pour solistes vocaux (cd 22-23)

Musique de chambre (cd 24-25)

Musique pour piano (cd 26-27)

Enregistrements historiques dont ceux par Stravinsky lui-même révélant, soulignant l'exactitude du chef (aux côtés du compositeur) : cd 28-29

Bonus : cd 30 : Martha Argerich et Daniel Barenboim jouent la version pour piano et percussions du Sacre du Printemps



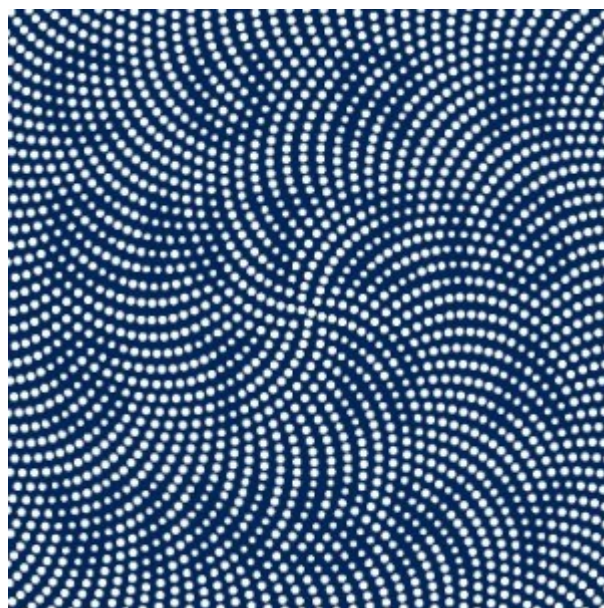
Coffret Stravinsky : complete edition, 30 cd

Deutsche Grammophon. Interprètes : Claudio Abbado, Leonard Bernstein, Pierre Boulez, Riccardo Chailly, Robert Craft, John Eliot Gardiner, Oliver Knussen, James Levine, Masha Maisky, Anne-Sophie Mutter, Mikhail Pletnev, Maurizio Pollini, Bryn Terfel, Martha Argerich, Daniel Barenboim... 30 cd Deutsche Grammophon 00289 479 4650 Edition Stravinsky 2015. **CLIC de classiquenews d'octobre 2015.** Prochaine grande critique dans le mag cd dvd livres de classiquenews.com

Mutter, Mikhail Pletnev, Maurizio Pollini, Bryn Terfel, Martha Argerich, Daniel Barenboim... 30 cd Deutsche Grammophon 00289 479 4650 Edition Stravinsky 2015. **CLIC de classiquenews d'octobre 2015.** Prochaine grande critique dans le mag cd dvd livres de classiquenews.com

CD. Stravinsky : Le Sacre du printemps, 1947. Teodor Currentzis, MusicAeterna, 2013, 1 cd Sony classical)

CD. Stravinsky : Le Sacre du printemps, 1947. Teodor Currentzis, MusicAeterna, 2013, 1 cd Sony classical). Tout est fait dans ce nouveau cd pour brouiller les cartes et provoquer l'acuité critique de l'auditeur. La couverture dérange en son alignement optique trouble et courbe comme un Vasarely pointilleux critique acide, ou une figure mouvante et géométrique qui dérange l'oeil :



Teodor Currentzis, lui dérange l'oreille et au-delà l'écoute/. Une vision plus soutenue décèle cachées sous cette grille, les lettres du titre : « CURRENTZIS STRAVINSKY ». Le chef vedette de l'écurie Sony classical réitère un coup d'éclat, un coup de maître ici, alors qu'il parachève son intégrale de la trilogie Mozart / Da Ponte (et avec le même fabuleux orchestre : Le Nozze di Figaro puis Così fan tutte font toujours débat... on attend Don

Giovanni courant 2016).



Aucune œuvre n'a mieux pressenti les secousses telluriques de son époque que Le Sacre du Printemps, entre sauvagerie et gouffres poétique, sensualité instrumentale et abstraction musicale. La partition de Stravinsky que le chef d'origine grecque a choisi est celle de 1947, plus instrumentalement calibrée, plus incisive dans sa portée musicale aux timbres affinés, à l'équilibre des pupitres plus homogènes et plus mordants aussi, est enregistrée à

Cologne en octobre 2013. La vitalité caractérisée des instrumentistes de MusicAeterna fait merveille dans la ciselure symphonique avec une acuité gorgée d'énergie, de précision et de souffle dramatique qui font du ballet imaginé par Stravinsky à Paris pour Diaghilev, la partition la plus moderne et la plus visionnaire du XX^e. Tout cela fourmille d'idées, d'éclats, d'éclairs sertis au service d'une vision allante et poétique, où enjeu premier de l'ouvrage, l'éloquence orgasmique voire extatique des instruments requis est mise en avant : exposée, optimisée, radicalisée : la Danse des adolescentes est rugueuse et étincelante, habitée par les convulsions primitives que souhaitaient le compositeur en imaginant son ballet inspiré par l'idée d'un paganisme des premiers âges. Les Rondes printanières où convulsent les cordes, rugissent les cuivres, font entendre la grande crispation de la terre matricielle et le jaillissement des énergies primitives : ce Sacre organique dont les palpitations régulières obligent l'orchestre à tout donner (frénésie et aspiration, enfin résonance sauvage des Jeux des cités rivales). Puis c'est l'immersion dans le mystère le plus léthal du sage et de son Cortège, avant la dernière convulsion la plus engageante et ses frottements inouïes aux cordes dans une Danse de la terre qui semble concentrer la vitalité de

toutes les forces rassemblées.

La Sacrifice débute comme le décompte d'un champs de ruines, nocturne et dépressif (la séquence la plus longue du ballet) à mesure que s'étend une ombre menaçante et mystérieuse et qui s'achève par une courte phrase de conclusion au violoncelle : l'ivresse éperdue du Cercle mystérieux des adolescentes, entre apaisement (flûte, clarinettes...) et inquiétude fait toute la valeur de la séquence suivante... Avec la Glorification de l'Elue (triste désignation jusqu'à son sacrifice finale), les spasmes de l'orchestre redoublent entre hystérie sanguinaire et derniers cris de la victime consciente de son futur sacrifice.

L'action rituelle des Ancêtres se fait danse sacrificielle aux lueurs secrètes d'une dangereuse séduction à 1'05 : de la flûte au basson, c'est un décompte méticuleux qui cache son intention criminelle... avant le déferlement de la Danse sacrale finale : où Sacre signifie sacrifice et pour l'orchestre, un défi permanent aux équilibres redoutables, à la mise en place rythmique éruptive autant que millimétrée (en deux séquences symétriques avec une courte respiration, brève pause à 2'57, avant la mise à mort de l'adolescente ainsi désignée).



Intention. Les mots intentionnels de **Teodor Currentzis** pour expliquer son approche sont « sacre » évidemment, subconscient et délire, « steppe

de l'art tribal », où le printemps éternel revient cycliquement par un sacrifice « cruel et vertical », une révolution, une rupture rédemptrice ; de fait dans la Danse sacrale finale, on ne pense pas barbarie mais bien régénération et ascension vers la lumière. Une rampe de plus en plus éblouissante. Currentzis dans sa préface assez sybilline où curieusement prophétique, il laisse aller son admiration lyrique pour Stravinsky dont l'audace et la vérité ont réinscrit l'esprit rural (celui de la steppe) comme facteur



premier de modernité. En mettant le feu, Stravinsky produit la petite étincelle d'un grand brasier rédempteur : celui de la transe collective qui à l'échelle des danseurs ou ici des instrumentistes, se fait énergie primitive d'essence folklorique. Il faut savoir parfois se brûler pour prendre conscience. Et voir et ressentir. Si le texte de Currentzis reste confus et alambiqué (il faut absolument le lire relevant d'une mystique post moderne et bourgeoise), son œuvre comme chef reste elle passionnante et infiniment plus vivante. De fait cette lecture du Sacre compte autant que celle des Siècles dirigé par François-Xavier Roth, autre ambassadeur zélé inspiré de Stravinsky et qui a été comme nul autre avant lui, très très loin dans la restitution criante de vérité des instruments parisiens, utilisés, adaptés, voulus par Stravinsky lui-même au moment de la création, en 1913. Evidemment la posture idéologique et artistique du chef perturbateur provocateur en agacera plus d'un ; mais le geste qui déconstruit pour reconstruire proposant une vision entière cohérente passionnée donc subjective donc discutable de Currentzis nous paraît stimulante, face au politiquement correct de tant de versions et productions que l'on nous sert comme toujours plus faussement neuves et constructives. Sa force de curiosité, son désir de défrichement critique rappelle les meilleurs artisans de la dernière révolution musicale, celle des Baroqueux : Christie, Harnoncourt en tête. Pour nous, l'avenir de la musique et du classique a encore de beaux jours, grâce à des personnalités comme Teodor Currentzis. Lecture événement.

CD. Stravinsky : Le Sacre du printemps, 1947. Teodor Currentzis, MusicAeterna, 2013, 1 cd Sony classical). Enregistrement réalisé à Cologne en octobre 2013.

Compte Compte rendu, concert. Cahors. Théâtre, le 9 août 2015. Weill/Brecht; Stravinsky/Ramuz. Éric Perez, récitant; orchestre Opéra Éclaté; Dominique Trottein, direction.



En ce quatrième jour de ballade lotoise, nous voici à Cahors. Le mauvais temps ayant décidé de nous accompagner une journée de plus, nouveau repli stratégique au théâtre de Cahors en lieu et place de la cour de l'archidiaconé (dure météo, songez qu'à Saint-Céré, Nicole Croisille et ses musiciens, qui jouaient le même soir qu'Éric Perez, ont dû donner leur concert à la Halle des sports). Pour cette quatrième soirée, c'est un programme très différent des

précédents que nous proposent les artistes invités en ce dimanche soir mettant ainsi en avant l'éclectisme qui est la marque de fabrique du festival. Les complices Éric Perez et Dominique Trottein travaillent régulièrement ensemble ; ils ont eu, avec la tournée d'hiver, largement le temps de peaufiner leur vision d'un programme centré sur la musique moderne, avec des compositeurs et des librettistes contemporains les uns des autres, ce qui préfigure déjà ce que sera l'édition 2016 du festival.

Un soldat millimétré, sublimé par Eric Pérez

L'Histoire du soldat d'Igor Stravinsky (1882-1971) et Charles-Ferdinand Ramuz (1878-1947) étant une oeuvre de courte durée (environ quarante cinq minutes), Éric Perez débute la soirée avec des oeuvres de Kurt Weill (1900-1950) conçues avec son complice Bertold Brecht (1898-1956). Après un début en fanfare dans une interprétation remarquable de la Complainte de Mackie, tirée du fameux Opéra de quat'sous (composé et créé en 1928), Perez, comédien et chanteur chevronné, enchaîne avec de charmantes mélodies de Weill dont un extrait de Marie Galante : Les filles de Bordeaux. Si la diction reste perfectible pour *Und was bekam des soldaten weib?*, la dernière des oeuvres de cette première partie, l'ensemble des mélodies profitent d'un panache et d'une maîtrise indiscutables, dignes de l'artiste accompli qu'est Éric Perez, lequel n'hésite pas à prendre gentiment à parti le chef et le violoniste pour lancer leur solo au piano et au violon.

Après une courte pause, -le temps d'enlever le piano-, l'orchestre, qui adopte une forme très jazzy (souhaitée par le compositeur qui voulait bousculer les codes établis), entame **L'Histoire du soldat d'Igor Stravinsky (1882-1971)** et Charles-Ferdinand Ramuz (1878-1947). Conçue pendant la première guerre mondiale, l'oeuvre est née de la rencontre de ces deux grands artistes tous deux installés en Suisse (Stravinsky y était même exilé à l'époque). Éric Perez qui a fait des études de théâtre avant de faire de la musique, alterne les deux disciplines sans efforts, fait ressortir avec talent les sentiments contradictoires du soldat Joseph et des habitants de son village. Stravinsky et Ramuz exploitent le contraste né de la succession des moments martiaux, et donc déclamés *alla militaire*, de manière carrée, concise avec des moments de « pauses » narrés de façon plus calme. Perez, excellent

comédien, prend la voix de chaque personnage (le diable sous ses divers déguisements, Joseph, les gardes du château, le roi ...) avec des intonations si justes qu'on se croirait véritablement en face d'un vieillard, d'une vieille femme, de jeunes gens. L'art du conteur diseur est total et captivant. Cette version revisitée du mythe de Faust (le pacte avec le diable, plus ou moins imposé ici) démontre qu'on ne peut pas tout avoir en même temps, fortune et amour par exemple, de même que nul ne saurait prétendre avoir été et être : on devient ce que notre passé fait de nous et nous ne saurions espérer redevenir tel que nous étions dans le passé. Et d'ailleurs Ramuz le dit fort joliment dans la morale finale du conte : « un bonheur est tout le bonheur, deux c'est comme s'ils n'existaient pas ». La direction de Dominique Trottein, aussi bien dans l'oeuvre de Weill que dans celle de Stravinsky, est dynamique, claire, nette, précise. Songeste suit les nuances affinées par l'acteur principal au jeu polymorphe. Le chef connaît d'autant mieux le répertoire moderne qu'il le dirige régulièrement (Lost in the stars en 2011 puis en 2012 et pendant les tournées qui on suivi par exemple). La réussite de la soirée tient aussi à la complicité qu'il entretient avec ses musiciens et avec évidemment Éric Perez.

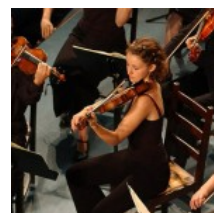
La performance des artistes (comédien, instrumentistes, chefs) est totale : elle sert idéalement le génie de compositeurs aussi hétéroclites et délirants que Kurt Weill et Igor Stravinsky.

Cahors. Théâtre, le 9 août 2015. Kurt Weill (1900-1950)/Bertold Brecht (1898-1956) : Le grand lustukru, Ballade de la bonne vie, Bilbao song, Je ne t'aime pas, la complainte de Mackie (extrait de l'Opéra de quat'sous), Les filles de Bordeaux (extrait de Marie Galante), Und was bekam des soldaten weib?; Igor Stravinsky (1882-1971)/Charles-Ferdinand Ramuz (1878-1947) : L'histoire du soldat. Éric Perez, récitant; orchestre Opéra Éclaté; Dominique Trottein,

direction.

JOA Jeune Orchestre de l'Abbaye aux Dames, Saintes. Stage estival 2014. Reportage vidéo

A l'été 2014, dans le cadre du Festival estival de Saintes, le JOA Jeune Orchestre de l'Abbaye aux Dames à Saintes, travaille et propose sous la voûte de l'Abbaye, un nouveau programme, d'autant plus formateur qu'il réunit Grande Fugue de Beethoven, Concerto en ré de Stravinsky, Concerto pour violon de Robert Schumann... un défi sur instruments d'époque qui nécessite outre une technique particulière sur les cordes, de changer d'archets, sous la conduite du chef et violoniste **Alexander Janiczek**, à la fougue rare et communicante... grand reportage vidéo © CLASSIQUENEWS.COM 2014



Nouvelle tournée du Jeune Orchestre de l'Abbaye aux Dames en novembre 2014 :

✖ Haydn, Beethoven :

[le JOA à l'épreuve symphonique](#)

[Nouvelle tournée du JOA](#)

[Du 17 au 23 novembre 2014](#)

[3 concerts publiques, les 21, 22 et 23 novembre 2014](#)

Concert au lycée Bellevue à Saintes le 21 novembre
(dans le cadre des actions de médiations, rencontre avec les élèves, véritable échange avec les musiciens : les jeunes instrumentistes rencontrent les élèves internes pour discuter avec eux de musique classique)

[Concert à Saintes, Abbatale le 22 novembre, 20h30](#)

Concert à Paris, Hôtel des Invalides, le 23 novembre 2014
3ème concert de ce type à Paris

[VIDEO : voir le JOA sous la direction de Philippe Herreweghe interpréter la Symphonie N°1 "Titan" de Gustav Mahler](#)
(Abbatale de Saintes, festival de Saintes, juillet 2013)

Compte-rendu : Paris. Théâtre des Champs Élysées, le 31 mai 2013. Centenaire du Sacre du Printemps. Nijinsky, Waltz, chorégraphes. Théâtre Mariinsky. Valery Gergiev,

direction.

Centenaire du Sacre du printemps de Stravinsky au tce, théâtre des champs élysées, Il y a cent ans, le Théâtre des Champs Élysées était la scène d'une révolte musicale parmi les plus célèbres de l'histoire. La première du Sacre du Printemps le 29 mai 1913 ... il y a juste 100 ans. Le tumulte fut tellement troublant que la police dut intervenir, pendant la représentation, pour maîtriser une partie furieuse de l'élégant public surexcité. Quand nous pensons aux huées lamentables des groupuscules lors des premières de Medea de Cherubini et de Don Giovanni cette année, constatons que le Théâtre des Champs Élysées est toujours bastion d'une modernité contestée. Et le tremplin des parisiens toujours aptes à fomenter un scandale pas toujours légitime...



Centenaire d'une modernité intacte

Pour fêter le centenaire dans l'esprit le plus brillant et le plus fabuleux, le ballet et l'orchestre du Théâtre Mariinsky de Saint Petersburg vient avec son maestro Valery Gergiev pour un programme » sacré » : la reconstitution de la chorégraphie originale de Nijinsky du Sacre du Printemps, avec costumes et décors également reconstitués, et la création française d'un nouveau Sacre par la célèbre chorégraphe contemporaine allemande Sasha Waltz.

Le sujet brûlant de la soirée du centenaire est sans doute la

composition de Stravinsky. Mais elle n'aurait jamais vu le jour sans la commande des Ballets Russes. **La chorégraphie de Nijinsky** reconstituée par Millicent Hodson et Kenneth Archer présentée d'abord, étonne toujours à cause de sa modernité. Les danseurs classiques du ballet Mariinsky sont peu habitués aux pieds tordus de la chorégraphie, mais ils sont au même temps très impliqués dans cette résurrection minutieuse. L'ambiance est celle d'un primitivisme païen dramatique et coloré. Le mélange d'ingénuité folklorique avec un certain mysticisme est très saisissant. Nous avons l'impression d'être réellement transportés dans une Russie ancestrale, passionnante / passionnée mais surtout pas romantique. Mention spéciale pour la danseuse qui interprète l'élue, très convaincante dans ses mouvements extatiques avant son sacrifice. Elle paraît certainement habitée par des forces supérieures. Si l'oeuvre chorégraphique de Nijinsky n'est pas pour tous les goûts, surtout pas pour ceux qui n'aiment que les cygnes mourants, son *Sacre de Printemps* conserve tout l'attrait et l'intérêt d'une oeuvre clé, révolutionnaire ; saluons cette reconstitution et souhaitons la revoir dans nos salles françaises.

Le Sacre de Sasha Waltz, quoi que moins descriptif et coloré, maintient l'ambiance tribale, ajoutant davantage de tension au livret. Plutôt abstraite, la chorégraphie contemporaine présente la femme comme une figure forte prête à se battre, comme un véritable sujet. L'entrain endiablé de la danse impressionne, souvent expressionniste, toujours très physique. Ici il s'agit d'un rituel plus conflictuel et chaotique que solennel et mystique comme chez Nijinsky. L'abondance et la diversité des mouvements, des curves insolentes, des sauts insolites, mais aussi des très belles lignes et des tableaux frappants rehaussent l'aspect chaotique, presque apocalyptique de la chorégraphie. Si la danse semble d'une grande difficulté physique exigeant un sens permanent des attaques et de l'endurance, elle est plus vertigineuse et osée qu'acrobatique. L'appropriation et la reinterprétation de

Waltz pose des questions à la fois vagues et profondes. Comme c'est souvent le cas, son style a un effet confondant sur l'audience, plutôt perplexe, jamais insensible.

Après chaque chorégraphie, la salle est inondée d'applaudissements, les plus chaleureux étaient pour l'orchestre du Théâtre Mariinsky dirigé par Valery Gergiev. Leur seule prestation, d'une force rythmique et d'un brio capable de déclencher une émeute, rappelle l'atmosphère scandaleuse lié à la création. La puissance de l'orchestre, la direction bouleversante et électrisante de Gergiev, spectaculaire dans les dissonances, avec ses timbres ensorcelants... sont les véritables vedettes de la soirée. Le primitivisme intellectualisé de la musique jouée avec tempérament et caractère est contagieux. Il paraît se transmettre dans les corps du public et stimuler davantage les danseurs. Concert du centenaire épatant : le sentiment de mysticisme et de transcendance porté par les deux chorégraphies n'est pas près de nous quitter.

Paris. Théâtre des Champs Élysées, le 31 mai 2013. Centenaire du Sacre du Printemps. Vaslav Nijinsky, Sasha Waltz, chorégraphes. Ballet du Théâtre Mariinsky. Orchestre du Théâtre Mariinsky. Valery Gergiev, direction.